

Littérature des moins que rien : *Le wagon à vaches* de Georges Hyvernaud

Sébastien Bouchard, Ph. D. (études littéraires), Ph. D. (philosophie)
Université Laval, Programme de l'UTAQ
Membre de la CRIV
Eunoia.

« *Le rôle de l'écrivain ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut plus se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent.* »

Discours de Suède
Albert Camus

En août 1939, Georges Hyvernaud, instituteur charentais âgé de 33 ans, est mobilisé dans un régiment. Fin mai 1940, il est fait prisonnier, comme près de deux millions d'autres soldats français. Pendant cinquante mois, il est détenu dans un « oflag » (*offizierslager*), en Poméranie. Plus de quatre ans à vivre coupé du monde, enfermé avec des centaines d'autres hommes dans des baraques entourées de barbelés, contraint à une promiscuité répugnante, constamment tenaillé par la faim, dévoré par les poux et les punaises, sans autre occupation que de rafistoler un uniforme et des bottes qui tombent en lambeaux. Pendant cette longue détention, Hyvernaud rédige une série de *Carnets*, sortes de journaux intimes de la captivité, avec l'idée d'en tirer plus tard la matière d'un livre aux titres divers : *Voie de garage*, *Hors jeu* ou *Grandes vacances*¹. Il en fera publier deux, qui passeront quasiment inaperçus de son vivant : *La peau et les os* (1949) et *Le wagon à vaches* (écrit en 1950, mais publié en 1953)².

¹ Une partie de ces carnets a été publiée dans G. Hyvernaud, *Carnets d'Oflag, proses et critiques littéraires*, Paris, Ramsay, 1987. Au sujet du titre les « grandes vacances » : c'est ainsi que nombre de prisonniers ont appelé leur captivité, au cours de laquelle ils étaient condamnés à ne rien faire.

² Dès 1950, Hyvernaud soumet aux Éditions du Scorpion, à qui il est lié par contrat depuis *La peau et les os*, le manuscrit du *Wagon à vaches*. L'éditeur, D'Halluin, promet de le publier, mais reporte sans cesse la date de parution, puis refuse de rendre le manuscrit à l'auteur. Hyvernaud le récupère finalement grâce à un agent littéraire. Sur les péripéties entourant la publication du *Wagon à vaches*, voir « Georges Hyvernaud. Lettres inédites », dans *Roman 20-50*, n° 15 (mai 1993), p. 79-86.

Dans *La peau et les os*, le narrateur, qui n'est pas tout à fait l'auteur, raconte son retour des camps et confie les souvenirs humiliants qui l'assaillent et qu'il n'ose raconter à personne. De fait, ils ne sont pas vraiment « racontables » : un chapitre entier porte sur les « cabinets », les chiottes des prisonniers. Dans *Le wagon à vaches*, le narrateur a lui aussi vécu la captivité, mais, cette fois-ci, les anecdotes de guerre se font plus rares, le narrateur rapportant surtout des anecdotes pathétiques tirées de la vie des gens ordinaires qu'il côtoie tous les jours.

À leur parution, ces deux romans n'ont guère retenu l'attention des critiques et des lecteurs, car la France était alors tout occupée à restaurer son honneur. En effet, l'époque était à l'oubli de l'humiliante défaite de 40 et à la célébration des récits des Résistants, dont la matière était à la fois plus classique et plus héroïque que celle des récits des misérables prisonniers, coupables, dans l'imaginaire collectif français, de s'être rendus trop docilement à l'ennemi. Aussi les chroniqueurs littéraires se sont-ils montrés implacables. L'un d'eux écrit, dans sa recension de *La peau et les os*, parue dans *Combat* (nous sommes en 1950) : « La mode n'est plus aux livres de prisonniers » (cité par Desné, 2002, p.121). Comme l'écrit Michel P. Schmitt, la littérature des « PG » – des prisonniers de guerre –, est une « littérature fantôme », parce que mal aimée, à l'instar des prisonniers eux-mêmes (Schmitt, 2008, p. 10). Pour ma part, je parlerais d'une *littérature stigmatisée* : d'abord, parce qu'elle porte le stigmate de la guerre ; ensuite, parce qu'elle a été méprisée par le lectorat, sous prétexte d'avoir été écrite par des moins que rien et de ne mettre en scène que des moins que rien n'ayant rien de « romanesque » à raconter. Bref, une littérature n'inspirant au lecteur qu'une « mauvaise pitié », selon l'expression de l'auteur Stefan Zweig : cette pitié, « molle et sentimentale, qui n'est en réalité que l'impatience du cœur de se débarrasser au plus vite de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui, cette pitié qui n'est pas du tout la compassion, mais un mouvement instinctif de défense de l'âme contre la souffrance étrangère » (Zweig, 2010, exergue).

Témoigner d'une révélation

Dans le corpus de la littérature des prisonniers de guerre français, les deux petits livres d'Hyvernaud sont cependant des œuvres à part. Cette particularité explique d'ailleurs le fait que ces œuvres aient été récemment rééditées, célébrées et commentées³.

D'abord, Hyvernaud reconnaît avoir cherché à écrire autre chose qu'un simple récit de captivité, comme il l'explique dans cet extrait de lettre : « Mettons, si vous voulez, que j'ai tenté d'écrire un essai romancé. Mes personnages sont fictifs – pour la plupart, et le narrateur n'est pas forcément l'auteur. Mais je

³ Un bref aperçu : *Europe*, n° 811-812, novembre-décembre 1996 ; *Plein Chant*, n° 61-62, automne-hiver 1996 ; *Présence de Georges Hyvernaud*, Actes du colloque de Reims (1999), Presses Universitaires de Reims, 2001.

crois qu'on ne parvient à exprimer totalement le réel qu'en empruntant au roman certaines de ses techniques⁴. En fait de technique romanesque, il y a, entre autres, la narration fragmentaire et la mise en abyme de l'écriture. En effet, les narrateurs d'Hyvernaud, autant celui de *La peau et les os* que celui du *Wagon à vaches*, racontent diverses anecdotes de la captivité, mais, ce faisant, ils se désolent de ne pas réussir à ordonner leurs récits afin d'en faire un « livre » digne de ce nom. Cette incapacité à écrire le livre souhaité témoignerait de ce que j'appellerais, pour reprendre l'expression de Blanchot, une « écriture du désastre » : l'expérience de la guerre s'est révélée si sidérante qu'elle a fait voler en éclat la trame narrative classique du roman⁵. Le lecteur d'Hyvernaud n'a pas entre les mains un livre classique racontant une histoire avec un début et une fin, mais un livre foisonnant d'anecdotes qui semblent ne mener nulle part, sinon à un nihilisme amer.

À en croire les narrateurs, ce nihilisme aurait cependant d'étonnantes vertus. Selon eux, l'expérience de la captivité leur a dessillé les yeux sur le véritable sens de la condition humaine. Avant la guerre, ils croyaient en l'existence de la « dignité humaine », mais, grâce à la guerre, ils ont pris acte que cette dignité humaine relevait de la pure « fiction », c'est-à-dire une histoire dénuée de tout fondement réel, que l'homme s'est racontée plus ou moins consciemment sur soi-même et dont il a fini par être dupe. Ainsi que l'explique le narrateur de *La peau et les os* : « Au moins, quand on vit ce malheur-là, tout devient clair. Tout ce qu'on nous cachait. Ils nous faisaient croire aux morales, aux musées, aux frigidaires, aux droits de l'homme. Et la vérité, c'est l'homme humilié, l'homme qui ne compte pas. Fini le temps des phrases. La vérité, c'est la faim, la servitude, la peur, la merde » (Hyvernaud, 1998, p. 57). Même constat pour le narrateur du *Wagon à vaches* : « Des circonstances comme la guerre, la captivité, ça ronge les mots et les fables dont on voudrait se masquer les réalités de sa condition. À la fin, il ne reste pas grand-chose – cette amertume sommaire, cette passivité » (Hyvernaud, 2002, p. 42). Pour les narrateurs, il ne s'agit pas, à travers leurs anecdotes, de dénoncer l'inhumanité dont l'homme s'est montré coupable pendant la guerre, mais de dénoncer plutôt le mensonge des discours – littéraires, philosophiques, politiques, religieux, historiques – qui proclament, contre les faits, que l'homme est un être épris de dignité, tant la sienne que celle de son prochain.

Comme ses narrateurs, Hyvernaud a eu une semblable révélation pendant sa captivité, alors qu'il occupait son temps à relire des livres qui l'avaient autrefois

⁴ Extrait d'une lettre d'Hyvernaud au docteur Messine, reproduite dans Hyvernaud (1996), p. 83. On trouve aussi, dans cet ouvrage, une autre lettre d'Hyvernaud, où l'auteur insiste sur sa volonté d'écrire un *petit* livre afin que ses idées et ses mots soient dotés d'une force de frappe : « J'ai dû, pour écrire *La peau et les os*, éliminer, sacrifier des amas de notes, de croquis, qui auraient trop alourdi, amorti, l'essai que je me proposais de composer. C'était nécessaire pour lui donner de la force, de l'efficacité » (*op. cit.*, p. 78-79).

⁵ Henri Godard (2006, p.200) émet une semblable hypothèse : « La fiction, dans les années d'immédiat après-guerre, ne pouvait pas ne pas s'en ressentir. Face à cette Histoire, comment continuer à inventer comme si de rien n'était les petites histoires du roman ? Le double choc de la guerre et des révélations qui l'ont suivie précipite les réticences antérieures et leur confère une portée incomparable. Il y a là une donnée propre au roman européen ».

convaincu de l'existence de cette dignité humaine. En effet, il écrit dans l'un de ses carnets, publiés après sa mort :

Ce qui éprouve les êtres éprouve aussi les livres. Il y a des hommes qui s'affaissent dans le malheur, et ceux qui se tiennent debout. Qui ont de la tenue. Les livres aussi : je distingue mieux à présent ceux qui ont de la tenue. On reconnaît de grands livres à ce qu'ils nous aident à vivre quand la vie devient difficile. L'exil et la solitude rendent exigeant. On veut du solide, du fort, du vrai ; et on ne s'y trompe pas, on ne se laisse pas prendre aux élégances et aux parodies. Rien de tel qu'une certaine misère pour dénoncer les faux chefs-d'œuvre. Ils ne résistent pas à cet acide. Ne subsistent que de durs reliefs inattaquables (Hyvernaud, 1995, p. 164).

La peau et les os et *Le wagon à vaches* sont des livres que leur auteur a écrit avec l'idée qu'ils puissent résister, eux, aux plus amères révélations de la guerre sur la condition humaine.

La littérature à l'épreuve de l'extrême

Des deux romans d'Hyvernaud, *Le wagon à vaches* est celui qui développe le plus en profondeur le fait que la littérature – ou plutôt une certaine conception de la littérature – peut se trouver mise à mal lorsqu'elle est confrontée à des formes extrêmes de dénuement, d'humiliation et de vulnérabilité. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est que, de cette mise à mal, surgit non pas un constat d'échec, mais, comme nous le verrons, une nouvelle façon de concevoir le rôle de la littérature dans ses rapports avec ce que la vie peut offrir de moins « romanesque ».

Le narrateur du *Wagon à vaches* est un prisonnier de guerre qui, à la libération, a retrouvé sa petite place chez *Busson Frères, Eaux gazeuses*, dans une ville de province française. Le soir, après sa journée de travail, cet homme ordinaire regagne la chambre miteuse qu'il loue à un couple de vieux et écrit diverses anecdotes tirées tantôt de la guerre – « On a été des millions d'hommes, pour une raison ou pour une autre, à se faire trimbaler dans les trains de marchandises » (Hyvernaud, 2002, p. 115) –, tantôt de la vie pathétique des gens qu'il côtoie : les vieux en chicane chez qui ils logent, leur fille réduite à l'état végétatif, une voisine laide que d'autres surnomment méchamment Iseult, le collègue Porcher et ses vicissitudes familiales, l'oncle Ulysse inhumé à la manière des pauvres... Assez curieusement, les anecdotes tirées de la vie ordinaire apparaissent tout aussi – sinon plus – douloureuses que les anecdotes de guerre, car elles font l'économie du « décor » exceptionnel de la guerre et donnent ainsi la preuve que le dénuement du prisonnier de guerre n'est guère différent, en substance, du dénuement de l'individu le plus banal dans sa vie ordinaire.

Parce qu'il passe ses soirées à écrire, l'un de ses « amis », Bourdalou, un solide bourgeois qui ne le fréquente que pour le plaisir de le mépriser – en cela, une

amitié très ordinaire –, s'est mis en tête que le narrateur travaille à un roman. Le narrateur, flatté, finit par jouer le jeu : « Supposition flatteuse, au fond. Ça chatouillait en moi de vieilles vanités. Ça me donnait un peu d'importance et de mystère. Et peu à peu, à force d'en parler, c'est devenu une chose admise [...]. Un petit mensonge anodin, mais qui a pris de la consistance » (Hyvernaud, 2002, p. 17). Tout le roman s'articule autour de ce petit mensonge : *Le wagon à vaches*, c'est l'histoire d'un type qui fait croire à ses « amis » qu'il écrit un livre dont le titre se révèle progressivement être *Le wagon à vaches*...

À l'occasion, le narrateur fait des confidences à Bourdalou et à sa femme sur la progression de son livre, mais toujours en des termes vagues : « Une espèce de roman. Une chronique plutôt... [...] Ou un essai [...]. Enfin, un livre où il ne se passe rien. On en écrit beaucoup comme cela en ce moment [...]. Pas d'intrigue, de petites histoires : plutôt des expériences, des rencontres, des... » (Hyvernaud, 2002, p. 17-18). Le livre avance, leur confie-t-il, mais en vérité, il désespère de ne jamais arriver à l'écrire parce que, selon lui, les récits qui le hantent ne peuvent en aucun cas constituer la matière d'un « roman » digne de ce nom : « Mais non. On n'écrit pas comme ça les livres – au hasard, sans ordre ni suite. On n'écrit pas des livres avec ça. Je ne sais que regarder ma vie, et c'est un spectacle sans agrément. Ma vie ou les vies niaises, affairées et peureuses qui côtoient ma vie. Je ne leur trouve pas de signification, de replis et de dessous. C'est ce qui montre bien que je ne suis pas un romancier » (Hyvernaud, 2002, p. 28). Or, il y a bien, au fil des pages, une « signification » qui émerge à l'insu du narrateur, celle d'une « sagesse de pauvre » :

C'est cela que je traîne avec moi. Rien que des souvenirs de peur, d'humiliation, de dépossession de soi. Expérience d'où naissent des certitudes rugueuses. On en vient à ne plus concevoir l'homme que soumis, aplati, écrasé. Et on n'essaye même plus de comprendre. On se tasse dans son coin. *Sagesse de pauvre*, banale et vieille comme la peur et la mort [...]. Pas compliquées, mes idées sur l'existence ; et l'existence s'est chargée de les simplifier encore. Des circonstances comme la guerre, la captivité, ça ronge les mots et les fables dont on voudrait se masquer les réalités de sa condition. À la fin, il ne reste pas grand-chose – cette amertume sommaire, cette passivité (Hyvernaud, 2002, p. 41-42 ; je souligne).

Cette expression – une « sagesse de pauvre » – déploie un constat plutôt douloureux : il est vain de s'indigner contre les injustices du sort ou l'inhumanité des hommes.

L'anecdote de l'Amerlo, que rapporte le narrateur, illustre à merveille cette « sagesse de pauvre ». Le narrateur vient tout juste d'être libéré par les soldats américains. Lui et plusieurs de ses camarades s'attourent autour d'un gars de la Military Police, « l'Amerlo ». Beaucoup s'extasient devant sa mitraillette : « Le canon de la mitraillette se balançait doucement, de haut en bas. On pensait à un sexe. À un type qui joue machinalement avec son sexe » (Hyvernaud, 2002, p. 45). L'Amerlo garde quatre prisonniers allemands, des

civils, à genoux, les mains derrière la nuque. On assure au narrateur que ce sont des nazis, mais c'est peu probable en vérité : « Ce ne sont peut-être même pas des nazis. Probablement des types qu'on aura ramassés parce qu'ils avaient une drôle de tronche, ou parce qu'une voisine les a dénoncés. Ou pour rien » (Hyvernaud, 2002, p. 47). L'un des Allemands, un gros homme, tente d'expliquer à l'Amerlo qu'il n'a pas d'affaire là : « Il fallait s'expliquer vite, se justifier, se tirer de là » (Hyvernaud, 2002, p. 45). Mais aussitôt, l'Amerlo pointe sa mitraillette vers le gros homme, qui, médusé, s'arrête de parler. Lorsque le gros homme reprend courage et tente de s'expliquer de nouveau, l'Amerlo rejoue la scène, au grand plaisir des soldats français qui se réjouissent de ce « spectacle » – du « vrai music-hall » (Hyvernaud, 2002, p. 46) –, où les Allemands sont enfin les victimes : « On finit toujours par avoir son tour » (Hyvernaud, 2002, p. 46). Quand enfin le gros homme décide de s'expliquer une bonne fois pour toutes et hurle son innocence sans s'arrêter, l'Amerlo, exaspéré, lui enfonce le canon de sa mitraillette dans la bouche : « Comme un sexe. On a vu la bouche du gros homme figée dans une dilatation grotesque [...] – une face torturée où les yeux seuls, éclatés d'épouvante, vivaient » (Hyvernaud, 2002, p. 48). Le narrateur formule ainsi la douloureuse morale à tirer de cette histoire :

En y réfléchissant, par la suite, je me suis dit que ce qui donnait de la valeur à un tel spectacle, c'est qu'il était absolument explicite. On était dans un de ces moments où la vie avoue, où l'on voit clair, où l'on voit le fond. C'était de la vérité, ça. De la vérité nue, indécente [...]. Après, le rideau peut retomber. On peut bien retrouver les murs et les mots d'autrefois – on sait le mensonge des murs et des mots [...]. Si jamais on se fait coincer, inutile de se débattre et de se justifier. Pas de réponse, pas de recours. De l'acier dans la gueule pour finir. Ou autre chose – il y a des techniques moins rudimentaires (Hyvernaud, 2002, p. 48-49).

En d'autres mots, la « sagesse du pauvre », c'est qu'il est inutile de s'indigner contre une injustice subie, car celui qui ose le faire paiera simplement son indignation d'une humiliation supplémentaire, plus cruelle encore.

Un sursaut d'indignation et de fraternité

À force d'accumuler les anecdotes de ce genre, mais aussi d'autres, tout aussi désarmantes, tirées de la vie quotidienne, le narrateur constate qu'il y a un écart infranchissable entre la vie d'un homme ordinaire et le destin d'un protagoniste de roman :

Le romanesque est un privilège du beau monde, un luxe. Ça se passe du côté de Guermantes, le roman. Pas du côté des employés de bureau et des gardiens de square. Pas du côté de Porcher ou d'Iseult, des éclopés sur leurs bancs et des femmes à leur lessive [...]. Qu'on les colle seulement à un portillon de métro, les duchesses de Marcel Proust ou de Balzac, qu'on les mette à faire des trous dans des bouts

de cartons toute la journée pendant huit heures, et tous les jours, du lundi au samedi, et on verra bien ce qu'il en restera de leurs drames distingués. On n'aura plus à écrire que de la fatigue et des varices, des notes de gaz et des démarches à la mairie. Pas très romanesque, tout ça. La vie manque de romanesque quand on est obligé de la gagner (Hyvernaud, 2002, p. 97-98).

Le narrateur réfléchit alors sur les limites de la littérature à rendre compte de la vie des gens ordinaires. Peut-il y avoir une place, en littérature, pour les gens ordinaires pris dans les rets d'une vie absurde ? Le constat auquel le narrateur revient toujours est impitoyable et sans appel : l'homme ordinaire n'a pas sa place en littérature, car il est tout simplement indigne d'y figurer : « Des médiocres vivants, incapables de donner du relief à leur vie. Impuissants à imposer au malheur la richesse et l'intensité d'une aventure – au hasard, la figure d'un destin » (Hyvernaud, 2002, p. 96).

Peu après cette réflexion, le narrateur évoque le cas d'un dénommé Marécasse, un type du coin qui a été déporté à Dachau, non pas parce qu'il était un résistant, mais parce qu'il a été dénoncé par sa femme qui avait une aventure avec un type de la Wehrmacht. Bref, un type comme tant d'autres, qui n'a sans doute rien compris à son destin :

Je pensais à Marécasse dans sa défroque rayée. Marécasse qu'ils ont foutu dans le tas [...]. Parmi les autres, au fond d'un wagon à vaches. Il ignorait pourquoi. Les autres en savaient-ils davantage ? Même ceux qui croyaient savoir. On subit sans comprendre, on crie des justifications à la face des sourds, comme le gros Allemand qui se débattait devant un canon de mitraillette. Et puis on finit par se résigner et se taire. Je pensais à [...] tous ces gens enfouis dans la masse des gens, enfermés dans les événements et les choses [...]. Aux trains de marchandises qui coulaient comme de lents vers gris sur le visage mort de l'Europe (Hyvernaud, 2002, p. 112-113).

Se dessine ici la fameuse métaphore du « wagon à vaches », appelée à devenir le titre du livre, et qui est présentée par l'auteur comme le symbole par excellence de l'absurdité de la condition humaine :

On demandait : où est-ce qu'ils nous emmènent ? Mais le bruit des roues écrase vite les curiosités. On ne va peut-être nulle part. On est là ? C'est comme ça. Il y a un train de marchandises qui se traîne à travers un énorme désastre silencieux. On y a entassé des hommes au lieu de marchandises. Les wagons sont bouclés, verrouillés, cadénassés. Rien de tel pour vous donner le sentiment de la fatalité. La fatalité sans majuscule. Pas le Destin des vieilles tragédies, avec son visage de pierre. Nous autres, on n'a droit qu'à une fatalité miteuse et déglinguée. Au wagon à vaches (Hyvernaud, 2002, p. 114-115).

On le voit, le narrateur ne s'exclut jamais de cette humanité condamnée à subir un destin absurde. Au contraire, il insiste souvent sur le fait qu'il en fait partie :

« Nous sommes de la même race, ces gens-là et moi » (Hyvernaud, 2002, p. 14) ; « Je parle des gens de mon espèce, ceux qui n'ont rien dans le ventre. On est beaucoup dans ce cas-là, on a sûrement la majorité » (Hyvernaud, 2002, p. 71) ; « Comme usager du wagon à vaches, j'appartiens au modèle courant » (Hyvernaud, 2002, p. 118).

L'expression de ce « fraternel dégoût » (Hyvernaud, 2002, p. 14), pour lui-même et ses semblables, mélange de pitié et de mépris, culmine dans l'ultime chapitre du *Wagon à vaches*. En discutant une énième fois littérature avec Mme Bourdalou, le narrateur décide soudainement, dans un sursaut d'indignation, d'arrêter de faire semblant d'écrire *Le wagon à vaches* et de s'y mettre pour vrai : « Un jeu ?... Je sens bien que ça a fini par tourner au sérieux. Que je désire (jamais ça ne m'avait pris aussi fort) que je désire maintenant que ce livre existe, qu'il existe vraiment, qu'il existe contre Eux et leur sale bonheur » (Hyvernaud, 2002, p. 170). *Contre Eux* : ceux qui aiment à croire que l'héroïsme est inmanquablement grandiloquent, que la littérature, « la vraie », ne devrait jamais donner de l'homme qu'une image exaltante. Les toutes dernières phrases de l'épilogue : « Je vais reprendre mes paperasses, mes notes de voyage. Que j'essaie au moins d'écrire *Le Wagon à vaches* ». Comme dans *À la recherche du temps perdu* de Proust, le narrateur d'Hyvernaud découvre, à la toute fin de son histoire, qu'il porte en lui une œuvre à écrire – celle-là même que le lecteur est en train de terminer de lire⁶.

Le narrateur comprend alors que ce qui rendait, selon lui, son roman improbable – le fait qu'il ne soit peuplé que de moins que rien – constituera, en fait, le sens même de son œuvre. De statut de « roman improbable », *Le wagon à vaches* passe donc à celui d'œuvre littéraire écrite en hommage aux laissés-pour-compte de la littérature. Voici, tel que l'entrevoit le narrateur, les « personnages » qui composeront la matière du livre à venir :

Des hommes à gueules de vaincus. Ces gueules sans nom, ces noms sans rien, ces existences de la foule et du hasard, les types qui n'ont pas de pot, les types qu'on pousse, qu'on traîne, bons pour les routes, bons pour les trains, j'entendais le bruit des roues, bons pour les wagons à vaches, j'entendais les voix des types, le ferraillement des roues sur les rails, le piétinement de tant de pieds sur tant de routes, pas après pas, pas après pas, le bruit des roues, les voix hargneuses, usées, résignées des types, de tous les types entassés et trimbalés pour rien, parce que c'est la vie, parce que c'est comme ça, parce qu'ils n'ont pas de pot, pas de pot, pas de pot, pas de pot... (Hyvernaud, 2002, p. 171)

Jusqu'ici, le lecteur pouvait croire que le narrateur ne ressentait qu'un « dégoût fraternel » pour cette humanité indigne de littérature. Mais, *in extremis*, le narrateur s'indigne plutôt contre le mépris de la littérature à l'égard de ces

⁶ Hyvernaud a écrit à l'intention de futurs enseignants de littérature une étude sur Proust qui se termine sur la révélation finale du narrateur (*Du côté de chez Swann*, Paris, Armand Colin/Gallimard, 1976).

pauvres gens qui ne méritent supposément pas de figurer dans un livre. Bref, plutôt que de s'en tenir à un discours qui dénoncerait le caractère absurde et pathétique de la vie (tous les chapitres précédents), le narrateur dénonce – et corrige – ce qui lui apparaît comme un inacceptable écueil du genre romanesque, à savoir son mépris des vies ordinaires. Ainsi, il appert que *Le wagon à vaches* n'est pas une œuvre de ressentiment contre une humanité jugée médiocre, mais plutôt un livre d'indignation qui porte vers autrui⁷ : le narrateur ne se contentera pas d'évoquer simplement ces hommes et ces femmes qui ne sont pas appelés à devenir des héros ou à faire l'Histoire, il écrira *pour eux* et fera *d'eux* la matière même de son livre. En vérité, rien de plus « humain » que cette humanité-là. Après tout, l'humanité, la vraie, n'est pas composée de héros, mais d'hommes et de femmes qui, par leur dénuement et leur vulnérabilité, n'ont rien, non, vraiment rien, de « héros ».

Et c'est ainsi que, paradoxalement, un roman empreint de « dégoût fraternel » contribue à rendre plus « humaine » la littérature.

⁷ Cette réflexion m'est inspirée par une réflexion du philosophe Jean-François Mattéi : « Alors que l'indignation nous porte vers autrui, le ressentiment ne nous livre qu'à nous-même » (Jean-François Mattéi, 2012, p. 293) *L'homme indigné*, Paris, Éditions du Cerf).

Références

- Blanchot, M. (1980) *L'écriture du désastre*. Paris, Gallimard, NRF.
- Desné, R. (2000) « Georges Hyvernaud », Bernard Alluin et Bruno Curratolo (dir.). *La revue littéraire*. Dijon. Le texte et l'édition, 117-128.
- Godard, H. (2006) *Le roman modes d'emploi*. Paris. Gallimard Folio essai.
- Hyvernaud, A. (dir.) (1996). Dossier « Hyvernaud ». *Plein Chant*. Paris. Bassac. 61-62.
- Hyvernaud, G. (1976) *Du côté de chez Swann*, Paris, Armand Colin/Gallimard,
- Hyvernaud, G. (1987) *Carnets d'Oflag, proses et critiques littéraires*. Paris. Ramsay.
- Hyvernaud, G. (1993) « Georges Hyvernaud. Lettres inédites ». *Roman* 20-50, 15(mai 1993), 79-86.
- Hyvernaud, G. (1995) *Feuilles volantes*. Paris. Le Dilettante.
- Hyvernaud, G. (1998) *La peau et les os*. Paris. Le Dilettante Pocket.
- Hyvernaud, G. (2002) *Le wagon à vaches*. Paris. Le Dilettante Pocket,
- Mattéi, J-F. (2012) *L'homme indigné*. Paris. Éditions du Cerf.
- Schmitt, M. P. (2008) « L'odyssée du gefang ». Europe, dossier « Écrivains au stalag », 948(avril 2008), 5-37.
- Zweig, S. (2010) *La pitié dangereuse*, traduction par Alzir Hella, révisée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent. Paris. Grasset.

Pour citer cet article :

Bouchard, S. (2019) « Littérature des moins que rien : Le wagon à vaches de Georges Hyvernaud (1953) ». *Eunoïa*. <https://doi.org/10.1515/eunoia-2019-0001>